

Et si c'était lui?

Danielle Dussault

Number 47, Winter 1991

Des marques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dussault, D. (1991). Et si c'était lui? *Moebius*, (47), 97–103.

ET SI C'ÉTAIT LUI?

Danielle Dussault

Un jour, elle a eu tout son temps. C'était un après-midi d'automne sans soleil, un temps à vous méfier de la pluie. Elle marchait sans se presser, avec une lenteur inaccoutumée, marchait droit vers son but, s'en rapprochait du moins, avec une application détournée plus surprenante que précise. Toutes les heures précédentes, elle les avait passées à différer la rencontre. En s'amusant à croire qu'elle n'irait pas au rendez-vous, qu'elle était libre de choisir. Il lui avait demandé d'entrer dans son appartement avant qu'il ne vienne l'y rejoindre. On peut se figurer la chose. Une femme qui évite tranquillement le chemin du retour vers cet homme. Rendez-vous dans son propre appartement. Il lui avait alors murmuré des paroles dérangeantes, du genre qui terrifient le coeur, il avait dit *je veux te trouver là, enfermée dans une des pièces, je veux te trouver*. On peut facilement imaginer d'autres paroles, mais toujours sur le même ton, inquiétant, presque fiévreux. Il y a eu d'abord l'ombre furtive dans les yeux de la femme, ensuite l'affolement face à ce que cela signifiait. Le jeu alors est devenu beaucoup plus passionnant. Cette promesse de la dérive sur son visage à elle, jamais comme cela auparavant. Il a par la suite insisté d'une façon très lente, douce, mais exigeante, d'une

voix sans tremblement, parfaite, comme quelqu'un qui se plaît à voir l'effarement de l'autre, qui en connaît d'avance les enjeux. Elle se disait qu'elle n'irait pas au rendez-vous, qu'elle éviterait de retourner à l'appartement. Elle ne voulait pas vivre la scène. Pourtant c'est vers ce lieu qu'elle marchait, sachant que dans chaque pièce il y aurait un drame qu'elle n'avouerait pas. Car en dépit des moyens qu'il utiliserait pour la faire parler, elle ne dirait pas un mot. Elle tourna la clef dans la porte. Le silence lui répondit. Cela fit en sorte qu'elle déposa son sac sur la table. En se retournant, elle aperçut au hasard la ceinture de cuir. Il l'avait laissée là, près de la chaise, bien en vue. Elle détourna les yeux, pensa à faire du café, au lieu vida le pot de fleurs. Mais elle le tenait mal et l'échappa sur le carrelage. Le fracas lui parut étourdissant. Consternée, elle regarda les reflets du cristal scintiller dans la fenêtre. Alors elle secoua la tête en murmurant tout bas *non je n'avouerais pas*. Mais elle se mentait sur le fait qu'elle l'attendrait. Car quiconque l'aurait vue en train d'admirer l'élégance d'un flacon *Fidgi*, aurait compris à ce moment qu'elle l'attendait déjà. Elle passa à la salle de bains et fit couler l'eau dans la baignoire. Lentement. Elle avait tout son temps. Le jet tombait, laissait entendre ce bruit léger que provoquent dans leur insistance les filets d'eau un peu minces. Or, le bruit ainsi que le jet se noyaient dans l'eau. Elle laissa même sonner le téléphone. Pour la première fois, n'accourut pas pour répondre. D'ailleurs, elle se mordit violemment la lèvre pour se retenir. Et si c'était lui? Car elle l'aimait. Elle marcha un peu dans la cuisine en essayant de réduire sa pensée à la banalité d'une promesse qu'elle avait peine à tenir, *non je n'avouerais pas mon amour*, mais déjà elle avait du mal à se concentrer. Car elle attendait sa venue, tuant habilement cette impatience mêlée de sournoise légèreté. Elle se permit de fumer une cigarette dans la baignoire. La fuma avec une tranquillité embarrassante. Depuis la baignoire, elle fixa la ceinture de cuir, mais sans se rendre compte que c'est cela exactement qu'elle regardait. Après, elle écrasa le filtre de sa cigarette avec une infinie précaution. Personne ne devait se rendre compte, sauf — comment

dire? — qu'elle savait bien qu'elle répondrait aux ordres si tendrement exigés.

La nuit était maintenant tombée. Mais il n'était pas encore là. Aucune musique pour brouiller les pistes. Que le coincement déplorable d'une horloge qui fait tic tac, tic tac et puis encore tic tac, tic tac. Elle entra dans la salle de bains, puis la ferma à clef. Redoutant le flacon tout près, sur le revers de la baignoire. Du parfum. Les publicités disent appeler les choses ainsi: par leur nom. Mais lorsqu'il s'agit de cérémonie, les objets deviennent des flacons. Le téléphone retentit de nouveau. Une fois de plus, elle le laissa sonner. Ce n'était pas dans ses habitudes. Loin de là, car elle répondait toujours. C'était une fille comme ça. Vous pouviez lui demander n'importe quoi, elle le faisait. On dit ainsi dans les déclarations les plus importantes, fiable. N'importe qui, comme vous par exemple, pouvait s'en remettre à elle. C'était une femme remarquable.

Pour la troisième fois, le téléphone insista. Au septième coup, elle ne put résister et répondit d'une voix chavirée. Comment dire? Elle l'aurait voulu plus calme. Un certain empressement la trahissait. Elle l'entendait prononcer les mots à voix basse, de ceux-là difficilement répétés *je ne saurais tarder, prépare-toi, car je vais te trouver*. C'est alors qu'elle songea à la garde-robe. Personne jamais ne force les garde-robes, c'est connu. Elle enfila une vieille chemise longue, chaussa des souliers à talons hauts qu'elle ne portait jamais. Elle se pressait à présent. En retournant dans la salle de bains, elle voulut enlever le bouchon, renversa le flacon *Fidgi*. L'odeur se répandit avec force, la violence d'une douceur évaporée dans toute la pièce. C'est alors qu'elle aperçut l'aiguille au fond du flacon. Elle jouait à un jeu dangereux; elle le savait. Aussi se mit-elle à chanter, histoire de dévier la peur, chanta un air de l'enfance, comptine en demi-tons qui sert à endormir les enfants le soir lorsqu'ils sont terrifiés. Puis sans attendre davantage sa venue, elle fouilla les tiroirs, tous les tiroirs de la cuisine. Elle mit du temps à trouver ce qu'elle cherchait. S'empara du couteau. Sa main tremblait. Elle se demandait si cet instrument dont elle n'avait jamais fait usage, la protégerait. Elle ignorait comment s'en servir. Personne ne montre

jamais aux femmes le maniement de ces instruments, sauf dans les cas où elles doivent couper les aliments sur des planches en bois ou trancher l'écorce des arbres. Elle se rendit jusqu'à la garde-robe et s'y enferma, le couteau à ses côtés. Mais une fois plongée dans l'obscurité, elle eut peur. Elle pressentait un drame. Alors elle en ressortit précipitamment, prise de panique, arpenta la pièce comme un animal atterré. Elle se heurta la cheville contre la table de la cuisine. C'est alors qu'elle eut l'idée. Bouger la table, il suffisait simplement de la déplacer. Mais le bruit sur le carrelage, les voisins allaient sûrement être alertés. Seulement, qu'est-ce que ça pouvait bien faire? Sa vie était en jeu. Elle poussa la table en murmurant des phrases, la poussa jusqu'à la porte qu'elle verrouilla à double tour. Puis elle respira. Il était bon de sentir l'air dans ses poumons. Depuis des mois qu'elle ne respirait plus. À ce moment, elle put marcher tranquillement vers la garde-robe avec ses souliers à talons. Elle s'y enferma de nouveau. Qu'il arrivât alors n'importait plus autant. On peut comprendre que les minutes pendant lesquelles elle resta tapie dans l'ombre lui parurent interminables. Après tout, n'avait-il pas annoncé son arrivée? D'une main étrangère, elle toucha un objet à ses côtés. La lame du couteau laissa une déchirure qui ne saignait pas encore, mais ça n'allait pas tarder. Dans la main, cet endroit précis qui fait parfois si mal. Une main comprend toujours tout. Immédiatement. D'ailleurs, au lieu de le lâcher ce couteau, elle s'y retint avec force. Imaginons quelque chose d'impossible, tenir à un couteau qui vous cisaille la main. La main crie, mais pas celle qui est coupée. Car tout ce qu'elle écoutait alors au moment de la blessure, c'est le silence. Soudain elle se rendait compte qu'il ne viendrait peut-être pas, il ne viendrait peut-être jamais. Un désir personnel est tellement compliqué.

C'est à ce moment précis qu'il entra en scène. Elle entendit d'abord des pas dans l'escalier, la lenteur de ses pas qui montent, tranquillement qui s'avancent. La crainte dans un escalier, celle d'aller vers l'autre. La porte, facile de l'ouvrir, ne lui avait-elle pas donné la clef? Lorsqu'elle

l'entendit arriver de cette façon-là, elle ne put réprimer un sourire. Elle attendit la suite.

Seule la table maintenant résistait. Allait-il y parvenir? Elle comprit qu'elle le souhaitait. Il avait insisté et, d'un geste brusque, repoussé la table. Les mots qu'il disait alors *je vais te trouver, attends un peu, où es-tu, dans la salle de bains ou le corridor? Peut-être dans la chambre? Qu'importe je vais te trouver.* Les mots qu'il disait alors. Mais le silence. *Réponds amour!* C'était un jeu et ils tenaient tous les deux à le jouer jusqu'au bout. Mais dans son cas, elle le jouait à la façon d'une promesse, l'attachement qui en découle. Or, le silence plana comme une troisième présence dans la pièce. Elle l'entendait marcher les cent pas dans la cuisine et cette drôle de voix qui rallume un désir *viens ici, je ne te ferai aucun mal, seulement ma signature sur toi.* Il disait avec lenteur fébrile, contenue d'impatience. Comme lorsqu'on cherche une poupée rangée au fond de sa garde-robe. On sait l'énervement: retrouver un jouet auquel on pourra arracher les yeux, une poupée, lui tirer les bras et après, lui planter des aiguilles, car toute brisée la poupée, morcelée, échevelée, laide, mais enfin quelque chose qu'on peut consoler, qui est à soi, qui s'ouvre. La voix de l'homme continuait à brûler d'un ordre patient. Si près d'elle à présent. Il en fallait de peu qu'elle se mette à crier comme les enfants *tu brûles, tu brûles* dès que l'autre se rapproche de l'objet convoité. Elle l'entendait respirer. Un souffle bruyant. Mais il se taisait. D'ailleurs il le faisait exprès pour créer le silence et puis après dire de ces mots effroyables, *parle, parle dis-moi où tu es, de toute façon, je vais te trouver* puis ensuite il faisait mine de partir *bon puisque c'est comme ça, je m'en vais,* et une porte que l'on claque doucement, les pas dans l'escalier. Lorsqu'elle entendit la porte se refermer, elle s'empara du couteau. Car elle pensait vraiment le tuer s'il repartait. Mais elle se demandait comment une lame aussi mince pouvait tuer un homme de cet acier? Il la connaissait très bien maintenant, il savait que c'était la façon de la faire bouger ou parler ou sortir de la garde-robe. Rien n'est plus nécessaire à la vie de chacun que de voir l'autre émerger du noir pour venir vers soi. Cela donne des forces incroyables, le désir se

nourrit ainsi de ses propres paradoxes. Il connaissait l'astuce des abandons, leur effet lorsque s'opèrent tous les bouleversements dans la tête. Il aimait voir alors cette étrangère qui l'habitait lorsqu'elle devenait affolée. Par ailleurs, elle aimait être chavirée. Il la connaissait. Elle s'était laissé approcher, il lui avait exposé les règles du jeu, mais elle ne pouvait s'y résoudre. Car elle ignorait tout de cet homme, il lui était impossible de savoir jusqu'où sa soif de faire souffrir avec des instruments divers, pointus, qui creusent, jusqu'où sa faim de bercer et manger les poupées, pour lui tout seul les poupées. Il en fallait de peu maintenant pour sortir de la garde-robe et courir vers lui et crier son nom dans l'escalier. Mais elle n'en fit rien. S'empara du couteau, eut peur d'elle-même, de sa violence. Il remonta l'escalier en essayant de taire son avancée. Seulement elle comprit qu'il revenait, le sourire reprit sa forme dans la noirceur, son visage, la joie de savoir qu'il ne la quitterait pas ce soir. Car il remontait en essayant de camoufler le bruit de ses pas. D'ailleurs afin de favoriser les marques du silence, ne referma pas la porte derrière lui, mais le bruit... cette chose feutrée, un discours inavoué, le bruit parvint aux oreilles de la femme comme un murmure étouffé. Elle s'engagea à respirer profondément et laissa tomber tour à tour ventre et couteau. Elle attendait la suite avec beaucoup d'impatience. L'homme était entré, mais on ne savait plus dans quelle pièce il se trouvait maintenant. Dans la salle de bains, le corridor ou la chambre? Allez donc savoir où se cache un homme! La femme attendait. Deux animaux se surveillant depuis chacun une tanière. Mais où était la sienne à lui? Tout ce qu'elle pouvait entendre, c'est ce bruit, un son très fin qui brouille toute certitude, comme un flacon vide que l'on cogne contre la céramique, des gestes que l'on imagine scandés et qui vous retournent, le son métallique et précis d'une exigence, douce, mais exacte. Comme s'il parlait à un animal farouche, ceux que l'on trouve dans les forêts les plus belles. Le son provenait de la salle de bains. C'est là qu'il l'attendait.

Elle ne sut tenir davantage, la musique que faisait ce bruit, comme une deuxième respiration, mais transposée, l'appel de cette musique lui étant adressée, elle sentit son

coeur battre pour une fois. Elle se redressa dans le noir, sortit de la garde-robe pour le rejoindre dans la salle de bains. Et au fur et à mesure qu'elle avançait vers lui, il est resté cette image, celle lumineuse d'une femme qui traverse un salon désuet pour aller vers cet homme et se donner à lui, le visage raconte l'étonnement qui n'a plus rien d'indécent, sauf la douceur. Et c'est parce que la ceinture de cuir a disparu qu'elle fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Puis quand elle trouve l'homme, à genoux près de la baignoire, elle ne pose pas de questions sur la façon qu'il a de sortir l'aiguille du flacon, elle s'étonne à peine de voir que ses gestes sont tremblants, arrêtés entre la maîtrise et le désir, fixés entre cette obligation de marquer un ordre et celui de pleurer dans le corps d'une femme. La femme sait qu'il dira de ces mots. Pire encore il les écrira sur le corps. En le voyant ainsi avec toute sa peur, elle s'avance et lui demande simplement. D'agir. Elle fait doucement cette requête, convaincue qu'elle ne parlera pas, qu'elle ne soufflera mot de toute cette histoire. Lorsqu'on va au centre d'une cérémonie, qu'on en devient le coeur, le silence n'a pas de prix. Pour la première fois de sa vie, elle devenait le centre de la scène.